

<i>ACTA CLASSICA UNIV. SCIENT. DEBRECEN.</i>	<i>XL–XLI.</i>	<i>2004–2005.</i>	<i>p. 339–354.</i>
--	----------------	-------------------	--------------------

**LES *PII FRATRES* DE CATANE,  
AMPHINOMOS ET ANAPIAS, CHEZ SOLIN**

PAR ROBERT BEDON

Un certain nombre de textes antiques, les uns en grec, les autres en latin, contiennent le récit d'un événement lié à une éruption de l'Etna, et localisé le plus souvent à Catane : la ville et ses environs se trouvant atteints par une coulée de lave, deux frères, dans un élan sublime, abandonnent la totalité de leurs biens pour emporter leurs parents sur leurs épaules et les sauver de l'incendie, action qui d'une part fait d'eux des modèles de *pietas* et vaut à leur mémoire de se transmettre à la postérité, et d'autre part hausse la relation qui est faite de cette action au rang d'*exemplum*. D'une version à l'autre, certains éléments varient, apparaissent ou disparaissent ; certaines même ne nous racontent pas à proprement parler l'événement, mais présentent la description d'une œuvre d'art elle-même inspirée par celui-ci. Parmi ces textes, ou du moins ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, il en est un, moins souvent cité, donc vraisemblablement moins connu que les autres, qui figure à l'intérieur de l'ouvrage de Solin, les *Collectanea rerum memorabilium*, devenu le *Polyhistor* dans une seconde édition, largement retouchée et un peu augmentée. Sa lecture fait apparaître une assez grande originalité par rapport au reste du *corpus* ainsi formé, à la fois sous l'angle des composantes, dans l'architecture du passage et dans ses aspects stylistiques, lesquels concourent à montrer que son auteur est allé très loin dans le soin apporté à l'élaboration de ce texte. Il en résulte que ce dernier présente un intérêt tout particulier, et éveille une curiosité qui s'accroît encore quand on observe qu'il fait nettement contraste avec le style habituel mis en œuvre par Solin : ce récit appelle donc une étude approfondie, qui sera tentée dans les pages qui vont suivre. Pour mieux donner à apprécier la part d'originalité de la version proposée par Solin, elle sera précédée par une revue des versions antérieures et postérieures à elle, et à sa suite on tentera une évocation de la source très probable où ce dernier l'aura trouvée, et on proposera une hypothèse sur les raisons de sa présence dans son livre.

\*\*\*

Il existe d'assez nombreuses versions de ce récit, apparemment transmis à l'origine par la tradition populaire<sup>1</sup>, et plus ou moins mythique, à ce qu'en pensait déjà l'orateur grec Lycurgue qui, en 331–330 avant notre ère<sup>2</sup>, le qualifiait de μυθοδέστερος. Quoi qu'il en soit de son origine, historique ou légendaire, il se montrait si représentatif de cette valeur fondamentale qu'était la *pietas* dans le monde antique qu'il n'a pas seulement trouvé place dans la littérature : il a également inspiré des peintres et des sculpteurs, et on en a tiré des représentations destinées à figurer sur plusieurs émissions monétaires, à Catane principalement, mais aussi à Rome<sup>3</sup>. Mais pour en rester à la littérature, l'histoire apparaît tellement connue qu'à plusieurs reprises elle n'est évoquée que de manière simplement allusive, par exemple chez Silius Italicus et Martial<sup>4</sup>.

Cependant, les textes où elle se voit présentée de manière explicite dépassent largement en nombre les passages allusifs, et on observe entre eux des différences qui ne sont pas toujours que de détail, indice qu'ils ont recueilli des sources orales qui avaient eu le temps d'évoluer indépendamment les unes des autres. Le plus ancien qui nous soit parvenu se trouve dans le *Contre Léocrate* de Lycurgue<sup>5</sup> : on y lit que lors d'une éruption de l'Etna, une coulée de lave se répandit sur la contrée environnante et atteignit une ville voisine, laquelle n'est pas nommée. Dans une ambiance de fuite générale, un habitant, également non nommé, voyant son vieux père pris dans les flammes, l'emporta sur ses épaules.

---

<sup>1</sup> P. Waltz, Anthologie grecque, vol. I, Paris, Les Belles Lettres, 1960, p. 84, note 8.

<sup>2</sup> Lycurgue, *Contre Léocrate*, 95, 1.

<sup>3</sup> British Museum Catalogue, Sicily, 52, Numéros 70–79. S. Mirone, Le monete coniate in Catania in memoria dei *pii fratres*, dans Rivista Italiana di Numismatica 29 (1916), p. 223–234. E. Babelon, Les monnaies grecques. Paris 1921, p. 139, et Description historique et chronologique des monnaies de la république romaine. Paris 1885–1886 I, 539, II, 353. S. Böhm, Die Münzen der römischen Republik und ihre Bildquellen. Mainz 1997, p. 68. Le succès de cet *exemplum* provient sans doute pour partie de ce qu'il fournissait, pour illustrer le thème de la *pietas*, un substitut à la figure d'Énée portant son père Anchise, avec, par rapport à ce dernier, plusieurs éléments de supériorité, et tout d'abord, l'attrait d'un redoublement : deux fils (que rien n'empêchait de voir comme des jumeaux, dans le monde de Romulus et de Rémus, de Castor et de Pollux) au lieu d'un, portant non pas seulement un père, mais leurs deux parents, l'action accomplie par les deux frères apparaissant plus pathétique et plus sublime encore que celle d'Enée en ce sens qu'ils ont renoncé à tous leurs biens, c'est-à-dire qu'ils ont sacrifié leur avenir à leur *pietas* filiale, vertu qui prend avec ce sacrifice la valeur d'un absolu.

<sup>4</sup> Silius Italicus, XIV, 196–197 (Catane, très célèbre pour avoir donné naissance aux *pii fratres*). Martial, VII, 24, 5 (simple allusion aux *Siculi fratres*, parangons d'affection fraternelle). Chez Horace, *Odes*, II, 13, 23, un passage qui mentionne, dans les Enfers, les *sedes discretas piorum*, se montre ambigu : fait-il référence aux deux frères ou aux hommes pieux en général ?.

<sup>5</sup> Lycurgue, *Contre Léocrate*, 95–96.

Rattrapé par la coulée, il dut à la bienveillance divine pour les hommes vertueux, précise l'auteur, de voir la lave former un cercle autour d'eux et les épargner, alors que les autres fuyards périssaient : l'endroit où s'est déroulé ce prodige s'appelle encore, ajoute Lycurgue, ὁ τῶν εὐσεβῶν Χῶρος le Champ des Hommes Pieux<sup>6</sup>.

Malgré la distance chronologique qui le sépare de l'auteur précédent, il convient de citer immédiatement ensuite le géographe Strabon, parce que la version qu'il présente de ce récit semble bien provenir indirectement, par l'intermédiaire de Posidonius (qu'il cite nommément), de Timée, auteur, comme on sait, du IVe–IIIe siècle. Cette source ancienne revêt un intérêt tout particulier, dans la mesure où cet auteur était originaire de *Tauromenium* (aujourd'hui Taormina) en Sicile, sur la côte est de l'île, à moins de 50 km au nord de Catane. Chez Strabon, le récit prend place à l'intérieur du passage chorographique consacré à cette ville<sup>7</sup>. Il y est très succinctement évoqué, commençant de manière allusive pour se terminer sous forme d'un résumé : « C'est là, écrit le géographe, qu'Amphinomos et Anapias accomplirent cet acte de piété filiale si souvent raconté, quand ils prirent leurs parents sur leurs épaules et les sauvèrent du fléau qui déjà s'abattait sur eux ».

La légende figure également dans les *Narrations* d'un contemporain de Strabon, le mythographe Conon. L'ouvrage, paru entre 36 avant J.-C. et 17 de notre ère, contenait cinquante récits, parvenus jusqu'à nous sous forme de résumés réalisés par le patriarche Photius, au IXe siècle. La version de ce Conon, encore relativement détaillée dans son état résumé, localise le récit à Catane, et désigne nommément Anapias et Amphinomos. Elle oppose à la conduite des autres habitants de Catane, emportant leur or et leur argent, celle des deux frères, qui chargent leurs vieux parents sur leurs épaules. Tandis que les premiers sont rattrapés par la coulée de flammes, dans lequel ils péissent, les seconds voient le feu se séparer pour laisser intact, comme une île, le terrain qui les entoure. Par la suite, ajoute Conon, les Siciliens ont nommé ce terrain ἡ τῶν Εὐσεβῶν χώρα, et y ont élevé des statues en pierre, pour commémorer des actions à la fois divines et humaines<sup>8</sup>.

A peu près de la même époque que Strabon et de Conon, Hygin, qui fut chargé par Auguste de la bibliothèque Palatine, a fait appel lui aussi à cet *exemplum*, sous une présentation simplifiée, pour le placer dans une de ses fa-

<sup>6</sup> Curieux pluriel, en opposition avec la mise en scène d'un seul fils dans cette version : faut-il y voir une trace de la simplification d'un récit qui comprenait à l'origine les deux frères présents dans les autres versions ?

<sup>7</sup> Strabon, VI, 2, 3, 269, Paris, Les Belles Lettres, p. 156 et note p. 229. A partir de Posidonius (F 92), et au-delà, de Timée (Geffcken, 77). Trad. Fr. Lasserre.

<sup>8</sup> Photius, *Bibliothèque*, 186, 43, éd. R. Henry, Paris, Les Belles Lettres, 1962, p. 32.

bles, intitulée *Qui piissimi fuerunt*. On y lit qu'en Sicile, le mont Etna étant entré en éruption, deux personnages, nommés cette fois Damon et Phintia, emportèrent l'un sa mère et l'autre son père<sup>9</sup>. Quelques décennies plus tard, Valère Maxime l'a inséré dans ses *Facta et dicta memorabilia*, en indiquant que les deux frères, qu'il appelle de leurs noms traditionnels d'Amphinomos et d'Anapias, portèrent leur père et leur mère sur leurs épaules au milieu des flammes, et en ajoutant qu'il ne fut pas accordé d'accroître leur mérite jusqu'à expirer pour sauver la vie de leurs parents<sup>10</sup>. Ensuite vient Sénèque, qui raconte lui aussi l'exploit, mais en se bornant à en désigner les acteurs par les termes de *Siculi iuuenes*, sans préciser leurs noms : « Comme l'Etna, fortement agité par des secousses particulièrement violentes, avait répandu l'incendie sur les villes, sur les campagnes, sur une grande partie de l'île, ils emportèrent sur un char leurs parents ; les feux, à ce qu'on croit, s'écartèrent et les flammes reculant de part et d'autre pour ouvrir un large passage, que franchirent les jeunes gens »<sup>11</sup>. Sans doute contemporain des dernières années de Sénèque, le poème intitulé *L'Etna* prend fin sur le tableau d'une éruption de ce volcan. Les nombreux détails que ce texte nous offre portent surtout sur le décor et sur des figurants : l'auteur inconnu y met en scène, outre l'Etna lui-même en éruption, le flot de lave qui s'écoule et l'incendie général dans les campagnes ; et dans ce contexte, il insère l'*exemplum* des *pii fratres*<sup>12</sup> : les habitants, prenant la fuite, essaient d'emporter chacun le maximum de leurs biens, mais tous se voient rattrapés par le feu ; en contraste avec eux, *Amphinomos fraterque* ; voyant leurs parents épuisés par l'âge, les emportent en abandonnant tout ce qu'ils possèdent. Quant aux flammes, l'auteur, usant d'une image un peu facile, écrit qu'« elles rougissent d'atteindre les pieux jeunes gens »<sup>13</sup>, et reculèrent devant ces derniers.

Un retour à la littérature de langue grecque nous mène au Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων du pseudo-Aristote, également intitulé *De mirabilibus auscultis*<sup>14</sup>, et qui semble dépendre en grande partie de Posidonius. Cette fois, ni

<sup>9</sup> Hygin, *Fabulae*, 254 : *In Sicilia cum Aetna mons primum ardere coepit, Damon matrem suam ex igne rapuit, item <Phin>itia patrem.*

<sup>10</sup> Valère Maxime, 5, 4 ext. 4 : *Amphinomus et Anapias, illi, quod ad sacra Iunonis peragenda matrem uixerint, hi, quod patrem et matrem umeris per medios ignes portarint, sed neutrī pro spiritu parentium expirare propositum fuit.*

<sup>11</sup> Sénèque, *De beneficiis*, III, 37, 2 : *Cum Aetna maiore ui peragitata in urbes, in agros, in magnam insulae partem effudisset incendium, uixerunt parentes suos ; discessisse creditum est ignes et utrimque flamma recedente limitem ad apertum, per quem transcurrerent iuuenes dignissimi.* Ils apparaissent à nouveau dans le même ouvrage, en VI, 26, 1, mais sans détails supplémentaires.

<sup>12</sup> *L'Etna*, 602–645.

<sup>13</sup> *L'Etna*, 633 : *erubuerū pios iuuenes attingere.*

<sup>14</sup> Pseudo-Aristote, Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων, 254 = 846a, 9–15.

l'un ni l'autre des personnages n'est nommé, pas plus que l'endroit n'est précisé, si ce n'est par l'évocation d'une éruption de l'Etna accompagnée d'une émission de lave. Alors que les εὐσεβεῖς emportent leurs parents sur leurs épaules, le fleuve de feu se sépare en deux, s'écoule de part et d'autre des personnages, et prend soin de laisser indemnes à la fois les vieillards et les deux jeunes gens.

Nous devons à Apulée, auteur d'une libre adaptation de l'œuvre citée au paragraphe précédent, une traduction en latin de l'*exemplum*, dans une formulation enrichie à cette occasion de commentaires personnels, d'ordre psychologique et moral, et de quelques comparaisons, mais qui reste aussi imprécise dans sa localisation des faits, de même que les personnages y demeurent anonymes : « Des sommets de l'Etna les cratères ayant un jour répandu un divin embrasement, des ruisseaux de flammes se précipitèrent le long des pentes comme un torrent. Dans ce péril extrême, nous savons que la piété filiale reçut une récompense extraordinaire : en effet, des fils, bien que terrifiés par les premiers grondements, conservaient néanmoins des sentiments de clémence et de pitié et portaient sur leurs épaules leurs vieux parents arrachés au fléau galopant ; ces coulées de flamme, divisées par une coupure divine, comme deux fleuves coulant de la même source, préférèrent entourer par un siège inoffensif ce lieu où se trouvaient les vertueux portefaix chargés de leurs fardeaux sacrés »<sup>15</sup>.

Revenons au grec, avec Pausanias<sup>16</sup>. Celui-ci, se livrant à l'*ecphrasis* d'un tableau de Polygnote conservé dans la Lesché des Cnidiens à Delphes, et traitant plus précisément de sa partie dite la *Nékuia*<sup>17</sup>, note que le peintre avait représenté l'Achéron avec le passeur Charon et son bateau, et qu'il avait placé à proximité de ce dernier un défunt qui durant sa vie avait maltraité son père. En contraste, et par association d'idées, Pausanias rappelle alors que les hommes d'autrefois faisaient le plus grand cas de leurs parents, et cite en exemple l'histoire des εὐσεβεῖς, qu'il relate de manière assez étendue : dans sa version, l'événement est localisé à Catane, et les jeunes gens, non nommés, dédaignent l'or et l'argent pour emporter l'un sa mère, l'autre son père. Rejoints par les flammes, ils se refusent à laisser leurs parents. La coulée de lave se divise en

<sup>15</sup> Apulée, *De mundo*, XXXIV, 365. *Ex Aetnae uerticibus quondam effusis crateribus diuino incendio per decliuia, torrentis uice, flammorum flumina cucurrerunt. In quo periculi uertice egregium pietatis meritum fuisse cognouimus. Namque eos qui, principio fragoris territi, sensum tam clementiae misericordiaeque retinebant et grandaeuos parentes ereptos uolucri clade suis ceruicibus sustinebant, illa flammarum fluenta, diuino separata discidio, quasi duo flumina ex uno fonte manantia, locum illum ambire maluerunt obsidione innocentii, ubi erant boni baiuli religiosis sarcinis occupati.* Trad. J. Beaujeu.

<sup>16</sup> Pausanias, X, 28, 4–5.

<sup>17</sup> Sur ce tableau, voir la bibliographie proposée par J.-M. Croisille, dans son édition de Pline l'Ancien, XXXV. Paris, Les Belles Lettres, 1985, p. 177.

deux, et le feu, sans faire de mal ni aux jeunes gens ni à leurs parents, s'écoule à côté d'eux. Depuis ce moment, ils font, ajoute Pausanias, l'objet d'honneurs de la part des habitants de la cité.

De quelques décennies plus récente, la *Vie d'Apollonius de Tyane*, de Philostrate, contient également une version du récit, limitée toutefois à quelques mots. Une mention de l'Etna y introduit une brève hypothèse relative aux causes des éruptions volcaniques et des coulées de lave : à propos de ces dernières l'auteur cite le Χῶρος δ' Εὔσεβῶν περὶ οὓς τὸ πῦρ ἐρρύῃ<sup>18</sup>, « autour desquels le feu s'écoula ». Son contemporain Élien connaissait également l'*exemplum*, et il l'a introduit dans ses *Histoires variées* : il faut souligner ici que, parmi des éléments identiques aux autres versions, on y rencontre une nouvelle variante dans les noms des deux frères, cette fois Philonomos et Callias, et surtout une nouveauté de la plus grande importance : en effet, seul de tous les auteurs, Élien date l'événement, qu'on aurait été tenté de croire, à partir du silence général sur ce point, et selon l'expression de Lycorgue, du domaine de la légende, donc échappant à toute localisation chronologique<sup>19</sup> : « Durant la quatre-vingt-unième olympiade [soit entre 456 et 453 avant notre ère], on dit que l'Etna émit une coulée de lave : alors, Philonomos et Callias, habitants de Catane, emportant leurs parents, les firent passer au milieu du feu, dédaignant tous leurs biens. En remplacement de ceux-ci, ils obtinrent une récompense de la divinité : en effet, sous leurs yeux, le feu s'écarta du secteur où ils se trouvaient »<sup>20</sup>.

La série des écrivains ayant relaté l'événement en tant que tel (nous nous intéresserons ensuite à ceux qui l'ont évoqué de manière indirecte), se poursuit avec Solin, dont il sera bientôt traité, et se termine à notre connaissance avec Ausone<sup>21</sup>. Celui-ci, dans les vers qu'il consacre à Catane pour son *Ordo urbiū nobilium*, écrit que la ville est célèbre à cause de la piété des *ambustorum fratribus* : cette ultime version de l'*exemplum* est donc encore l'occasion de l'apparition d'une variante inédite, puisque cette fois les personnages ont été brûlés par l'incendie, donc ont poussé la piété jusqu'à ses dernières limites, le sacrifice de leur vie<sup>22</sup>, idée qui figurait déjà, il est vrai, chez Valère-Maxime, mais exprimée sous forme d'un sommet dans la gloire refusé aux jeunes gens<sup>23</sup>.

Parallèlement à ces textes, l'Antiquité nous en a transmis deux autres qui, à la différence des précédents, contiennent non pas le récit de l'événement, mais la description d'une œuvre d'art, elle-même inspirée par celui-ci. Le plus an-

<sup>18</sup> Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane*, V, 17.

<sup>19</sup> Lycorgue, o.c., 95.

<sup>20</sup> Élien (vers 170-vers 235), *Histoires variées*, fragment 2.

<sup>21</sup> Sans doute parce que le christianisme avait renouvelé le *corpus* des récits exemplaires.

<sup>22</sup> Ausone, *Ordo urbiū nobilium*, 16, 2.

<sup>23</sup> Valère-Maxime, *l.c.*

cien doit être le commentaire qui accompagne une épigramme de l'*Anthologie Palatine*<sup>24</sup>. Il décrit un relief sculpté sur une des colonnes qui entouraient un temple de la ville de Cyzique<sup>25</sup>. Celui-ci, dédié à Apollonis, mère d'Attale II et d'Eumène II, morte sans doute un peu avant 159 avant notre ère, s'ornait d'un décor à thème, qui réunissait des exemples particulièrement émouvants et célèbres d'actes inspirés par la piété filiale<sup>26</sup>. Quant au relief, tel qu'il est décrit par le commentaire, il montrait « Anapis (sic) et Amphinomos qui, une éruption des cratères ayant éclaté en Sicile, ne sauvèrent rien d'autre que leurs parents en les portant à travers le feu ».

L'autre texte, de très loin le plus riche en détails de tous ceux qui ont été rassemblés dans ces pages, se présente sous la forme d'un poème de quarante-huit vers, composé au tournant du IVe et du Ve siècle par Claudio. Il porte dans nos éditions un titre annonçant très explicitement son contenu : *De piis fratribus et de statuis eorum quae sunt apud Catinam*<sup>27</sup>. L'auteur y décrit d'abord un groupe coulé dans le bronze, montrant les deux frères portant leurs parents, et réalisé semble-t-il, si le texte n'en rajoute pas, avec une virtuosité saisissante dans la recherche d'une expressivité poussée jusqu'à ses limites, cette description faisant irrésistiblement penser, faute d'indications supplémentaires, aux œuvres de la deuxième école de Pergame ainsi qu'au Laocoon des thermes de Titus. Les visages, les attitudes et les gestes des personnages tout à la fois y expriment l'intensité de leurs émotions et suggèrent la grandeur du danger qui les menace ainsi que sa proximité, comme l'indiquent les vers suivants : « Ne vois-tu pas comme le vieillard montre les sauvages incendies ? comme la mère invoque les dieux d'une bouche tremblante ? La terreur a fait dresser ses cheveux, et un tremblement, répandu à travers tout le métal, a fait pâlir l'airain maintenant figé par la peur. Dans les membres des jeunes gens on distingue une courageuse tension, de la crainte pour leur charge et de la sérénité pour eux-mêmes »<sup>28</sup>. Dans un second temps, Claudio passe de l'œuvre à un

<sup>24</sup> *Anthologie Palatine*, III, 17. L'épigramme est elle même réduite à un fragment de trois mots, πυρὸς καὶ γαίης, qui n'apportent rien à notre propos.

<sup>25</sup> Pour P. Waltz, éditeur du tome I de cette œuvre aux Belles Lettres, p. 88–91, qui adopte une hypothèse antérieurement formulée au XIXe siècle par J.-Fr. Boissonade, la description du temple proviendrait d'un petit livre vendu aux visiteurs du temple, et destiné à leur servir de guide.

<sup>26</sup> P. Waltz, *o.c.*, p. 84.

<sup>27</sup> Claudio, *Carmina minora*, XVII dans l'édition Loeb.

<sup>28</sup> Claudio, XVII, 9–15 :

*Nonne uides, ut saeva senex incendia monstret ?  
ut trepido genetrix inuocet ore deos ?  
Erexit formido comam, perque omne metallum  
fusus in attonito palluit aere tremor.  
In iuuenum membris animosus cernitur horror*

commentaire sur l'action elle-même, faisant notamment se succéder à son propos louanges et parallèles avec d'autres héros célèbres pour leur *pietas*, puis s'étonne que les Siciliens n'aient pas davantage glorifié les deux frères, qu'il nomme seulement alors, mais conformément à la tradition la plus répandue : « Pourquoi Amphinomos, pourquoi à toi, vaillant Anapius, le Sicilien n'a-t-il pas dédié des temples en éternel honneur ? »<sup>29</sup>. Et il termine en affirmant que la Sicile : « a acquis au prix d'un immense désastre un honneur immortel »<sup>30</sup>.

\*\*\*

Quant à la version de Solin, à l'origine de cet article, elle se place chronologiquement peu après celles de Philostrate et d'Élien, puisque de forts indices concordent pour placer la parution des *Collectanea rerum memorabilium* et aussi de leur seconde édition, parue sous le titre de *Polyhistor*, dans la deuxième décennie du IIIe siècle, au moment où leur très probable dédicataire, M. Oclatinius Adventus, accomplissait à Rome les dernières étapes d'une carrière qui le mena au consulat en 218<sup>31</sup>. On me permettra de la donner d'abord en latin, puis dans une traduction française personnelle :

*Inter Catinam et Syracusas certamen est de inlustrium fratrum memoria, quorum nomina sibi diuersae partes adoptant : si Catinenses audiamus, Anapius fuit et Amphinomus ; si quod malunt Syracusae, Emantiam putabimus et Critonem. Catinensis tamen regio causam dedit facto. In quam se cum Aetnae incendia protulissent, iuuenes duo sublatos parentes euererunt inter flamas inlaesi ignibus. Horum memoriam ita posteritas munerauit, ut sepulcri locus nominaretur Campus Piorum*<sup>32</sup> :

« Entre Catane et Syracuse, il y a controverse au sujet de la mémoire de deux frères illustres, dont les noms sont différents selon les deux parties : à entendre les gens de Catane, il s'agissait d'Anapius et d'Amphinomus ; si on préfère la version de Syracuse, nous penserons qu'ils se nommaient Emantias et Criton. Toutefois c'est la région de Catane qui est à la source de leur belle action.

---

*atque oneri metuens impavidus sui.*

<sup>29</sup> Claudio, XVII, 41–42 :

*Cur non Amphinomo, cur non tibi, fortis Anapi,  
aeternum Siculus templa dicavit honos ?*

<sup>30</sup> Claudio, XVII, 48 :

*Emptum est ingenti clade perenne decus.*

<sup>31</sup> Voir sur la question R. Bedon, « Propositions nouvelles sur la datation des *Collectanea rerum memorabilium* et du *Polyhistor* de Solin, et sur leurs rapports avec leur dédicataire Adventus » (à paraître).

<sup>32</sup> Solin, 5, 15. Le texte a été établi par l'auteur de ces lignes un peu différemment de celui de Mommsen, éd. 1895, dans le cadre et pour les besoins d'une édition en cours dans la Collection des Universités de la France.

Des incendies venus de l'Etna l'ayant envahie, les deux jeunes gens prirent leurs parents sur les épaules et les emportèrent à travers les flammes sans être atteints par le feu. La postérité a récompensé leur mémoire, si bien que le lieu de leur tombeau est appelé le champ des hommes pieux<sup>33</sup> ».

A lire ce passage, il apparaît qu'il y figure, en plus de composantes déjà rencontrées, plusieurs éléments originaux. On relève en effet la mention de deux versions concurrentes, l'une originaire de Catane et l'autre de Syracuse, et dans ce cadre une divergence entre les deux villes au sujet des noms portés par les frères, traditionnels dans le cas de la première, inédits dans la version syracusaine. Mais surtout, Solin cite un *Campus Piorum*, ce qu'il est le seul auteur latin à faire, traduisant en cela l'expression grecque ὁ τῶν Εὐσεβῶν Χῶρος employée par Lycurgue et Philostrate, ou ή τῶν Εὐσεβῶν χώρα, choisie par Conon. Toutefois il indique, à la différence de ces derniers, qu'il s'agit non pas du terrain que la coulée épargna en se dédoublant, mais d'un autre, remarquable quant à lui pour avoir été choisi afin d'y ériger le tombeau des *pii fratres* : autrement dit, ce terrain a reçu le nom qu'il porte non pas parce que l'acte de *pietas* accompli par les deux frères y aurait été localisé, mais du fait qu'on y a érigé par la suite un monument qui, outre son caractère funéraire, s'est chargé d'une fonction commémorative, contribuant à transmettre à la postérité une action dont le lieu n'est indiqué dans la version du récit transmise par Solin que de manière très vague, dans la *Catinensis regio*, ce qui suggère que pour son auteur, ce n'est pas le lieu de l'événement qui compte le plus, mais celui de sa commémoration. De plus, un tel édifice, dont la formulation choisie par l'auteur laisserait supposer qu'il existait toujours au moment de l'écriture du passage, outre qu'il perpétue à Catane même le souvenir des *pii fratres*, offre l'intérêt considérable d'ancrer l'événement dans la réalité historique, alors que la plupart des textes qui ont été présentés dans les pages précédentes, excepté celui d'Élien avec sa datation, ne permettaient pas d'affirmer que ce récit était autre chose qu'une légende. On remarquera d'autre part que le tombeau, chez Solin, a reçu les cendres des deux frères à la fois : décédés postérieurement à l'éruption, et à des dates indéterminées, ils se retrouvent de la sorte associés dans la mort et dans la commémoration comme ils l'ont été dans la décision et dans l'action, le jour de la coulée de lave. Enfin, la mention de versions différentes, l'une locale, à Catane, et l'autre dans une ville voisine, Syracuse, ajoutée au témoignage de l'existence d'une réalité aussi concrète qu'un tombeau, suggère que l'auteur de ce récit avait une connaissance personnelle de la région, soit pour en être originaire, comme on a écrit plus haut que c'était le cas pour Timée, soit pour l'avoir visitée.

<sup>33</sup> Équivalent latin de l'expression ὁ τῶν Εὐσεβῶν Χῶρος, Lycurgue, *o.c.* 96, 6.

Est-ce à dire que ce passage contribue à dissiper l'ignorance presque totale où nous sommes à propos de Solin ? En fait, nullement. Les études qui ont porté depuis le XVIIe siècle sur son livre ont montré qu'il avait presque totalement été constitué à partir d'*excerpta*<sup>34</sup>, eux-mêmes réalisés à partir d'ouvrages peu nombreux, *aliquot uolumina*, de l'aveu de Solin lui-même<sup>35</sup> : on a identifié depuis longtemps la *Naturalis historia* de Pline l'Ancien (plus précisément ses livres II à XIII et XXXVII) et la *Chorographia* de Pomponius Méla<sup>36</sup>, puis, au début du XXe siècle, trois livres de Suétone, le *De anno Romanorum*, le *De regibus* et de *De animantium natura*<sup>37</sup>. Récemment, j'ai pu ajouter encore, de façon quasi assurée, à ce *corpus* de sources, un auteur supplémentaire, Iulius Titianus le père<sup>38</sup>, et un de ses ouvrages, sa *Chorographia*<sup>39</sup>, également désignée comme *Prouinciarum libri* par l'auteur de la *Vie de Maximin* dans l'*Histoire Auguste*, qui qualifie en plus ces derniers de *pulcherrimi*<sup>40</sup>.

Outre ce titre et cette désignation, nous ne connaissons de cet ouvrage, presque totalement perdu, que ce que nous en apprennent trois mentions chez d'autres auteurs, deux qui évoquent un passage sur les Amazones<sup>41</sup>, et un qui fait référence aux *Barcae*, vainqueurs autrefois sur mer des Phéniciens, plus une énumération portant sur les quatre principales montagnes de la Sicile, l'Eryx, le Nébrodes, le Neptunius et l'Etna<sup>42</sup>. A partir de ces indications et de ces fragments, il semble possible d'avancer, au moins à titre d'hypothèse, que l'ouvrage de Titianus le Père consistait en un parcours chorographique qui se distinguait des autres en ce qu'il n'embrassait pas, comme le faisaient notamment ceux de Strabon, de Pomponius Méla, de Pline l'Ancien et de Solin, la totalité du monde connu mais, se limitant, comme l'indique la *Vie de Maximin*, aux *prouinciae*, c'est-à-dire aux territoires de l'empire romain, devait traiter du

<sup>34</sup> Comment pouvait-il en être autrement pour un ouvrage qui regroupait notamment une histoire de Rome jusqu'à Auguste, d'amples développements sur l'anatomie et la physiologie humaines, et une chorographie portant sur la totalité du monde alors connu ?

<sup>35</sup> Soline, *Lettre de dédicace à Adventus*, 3.

<sup>36</sup> Soline, éd. Mommsen, 1895, p. 238–243, et marges du texte.

<sup>37</sup> Fr. Rabenald, *Quaestionum solinianarum capita tria*. Halle 1909.

<sup>38</sup> Désignation utilisée pour le distinguer d'un fils homonyme. Cf. R. Bedon, Une source supplémentaire de Solin : la *Chorographie* de Titianus le Père ? (à paraître).

<sup>39</sup> Servius, *In Vergili Aeneidos libros*, IV, 42.

<sup>40</sup> Iulius Capitolinus, *Histoire Auguste*, *Vita Maximini*, 27, 5.

<sup>41</sup> Servius, *In Aen.*, XI, 651, et Isidore de Séville, *Etymologiae*, IX, 2, 64.

<sup>42</sup> Isidore de Séville, *De natura rerum*, manuscrits Einsiedeln, Paris BN, et Saint-Gall. Grégoire de Tours, *De cursu stellarum ratio*, manuscrit de Bamberg. Voir V. von Büren, Isidore, Végèce et Titianus au VIIIe siècle, dans Hommages à Carl Deroux, V. Bruxelles, Latomus, 2003 (Titianus est la forme où le nom de Titianus apparaît dans les manuscrits étudiés).

monde méditerranéen au sens large<sup>43</sup>. Les différentes régions y étaient selon toute vraisemblance rapidement décrites avec leurs particularités géographiques marquantes, telles que, pour la Sicile, les quatre montagnes citées plus haut. Mais les notations ethnographiques, zoologiques, botaniques, pétrographiques, traditionnellement présentes dans les chorographies, se trouvaient complétées, ou peut-être en partie remplacées, par des éléments locaux d'ordre culturel, légendes, comme celle des Amazones, récits de fondation, hauts faits guerriers, tels que la victoire des *Barcae*, ou description de curiosités diverses. Nous tenons d'autre part de Sidoine Apollinaire que ce Titianus le Père était un élève ou à défaut un admirateur de Fronton, information qui, outre qu'elle nous fournit une datation approximative pour l'homme et l'œuvre dans le dernier tiers du IIe siècle et peut-être le tout début du IIIe, nous donne des pistes à propos de l'esthétique de celui-ci, très vraisemblablement inspirée de celle de son maître.

Revenons maintenant au passage de Solin consacré aux *pii fratres* de Catane. Il est facile de constater qu'elles ne proviennent ni de Pomponius Méla, ni de Pline l'Ancien. Ce que nous savons à propos des trois livres de Suétone cités plus haut dans ces pages<sup>44</sup> rend peu vraisemblable qu'il y ait été pris. Sauf à considérer que Solin a simplement sorti ce récit de sa mémoire et de sa culture personnelle, il ne reste plus qu'à envisager une origine très probablement située dans la *Chorographie* de Iulius Titianus. Des indices supplémentaires susceptibles d'étayer une telle hypothèse peuvent, nous semble-t-il, être recherchés dans deux voies : le contenu du passage et les procédés stylistiques choisis pour le mettre en forme. En ce qui concerne le premier point, on admettra sans difficulté que l'histoire d'Amphinomos et d'Anapius, même si elle trouve sa source dans une éruption réelle de l'Etna, éventuellement survenue dans la 81<sup>e</sup> olympiade, si l'on en croit Élien, appartient également, comme le pensait déjà l'orateur Lycurgue, à l'univers des légendes, tout comme les Amazones, dont la présence dans l'œuvre de Titianus est attestée, rappelons-le, par Servius. De surcroît, le caractère sublime de l'action accomplie par les deux frères, dans des circonstances sortant de l'ordinaire, qualifie particulièrement le récit pour une insertion dans un ouvrage tel que devaient être les *Provinciarum libri*. Quant au second point, la réponse réclame un examen détaillé du style que présente le passage.

On observera pour commencer que celui-ci se déroule en trois étapes, ce qui lui confère déjà cette architecture ternaire dont on sait quelle prédilection la

<sup>43</sup> Il est remarquable que, dans le livre de Solin, ce sont essentiellement les chapitres traitant du monde gréco-romain qui contiennent des évocations de faits pittoresques et de légendes, souvent mythologiques.

<sup>44</sup> Grâce notamment à l'édition d'*A. Reifferscheid, C. Suetonius Tranquillus. Praeter Caesarum libros reliquiae*. Leipzig 1860.

rhétorique antique lui accordait. La première forme une introduction relativement longue par rapport aux deux suivantes, sans doute parce que son auteur a voulu y placer toutes les indications nécessaires, mais qui demeurent extérieures à l'événement proprement dit : le lecteur y apprend l'existence locale d'une double version, celle de Catane et celle de Syracuse, et les noms que portent les personnages dans chacune d'entre elles, enfin la localisation de l'événement. La seconde étape tient toute entière dans une seule phrase, laquelle relate, sous une forme très résumée, très dépouillée, la totalité de l'action de *pietas* accomplie par les deux frères, au point qu'il se révèle impossible, dans son extrême densité, d'en rendre compte autrement qu'en la citant mot pour mot : *In quam se cum Aetnae incendia protulissent, iuuenes duo sublatos euexerunt inter flamas inlaesi ignibus.* La troisième, quant à elle, ne se préoccupe plus de l'événement, mais de ses suites jusqu'au moment où survient l'écriture du récit : *Horum memoriam ita posteritas munera est, ut sepulcri locus nominaretur Campus Piorum.* Là encore, concision, et composition ternaire, associée au choix d'éléments de première importance : la postérité, le tombeau, le nom du lieu, lequel, placé en position terminale, s'ancrera de façon privilégiée dans la mémoire des lecteurs.

Si nous examinons maintenant les procédés stylistiques mis en œuvre, nous remarquons une volonté de présenter les informations préliminaires et l'événement lui-même sous un aspect fondamentalement dynamique : au lieu d'être évoquées à l'intérieur d'une introduction banalement descriptive, les données du contexte se trouvent mises en scène dans un *certamen* entre deux cités, et l'événement lui-même s'articule sur trois verbes de mouvement, *protulissent, sublatos, euexerunt*<sup>45</sup>. Cet ensemble forme contraste avec l'état d'immobilité décrit par la phrase terminale, lequel, tout à la fois, suggère une ambiance de sérénité et extrait l'action du déroulement du temps pour l'installer dans l'éternité. Parallèlement, l'auteur a usé d'un raffinement supplémentaire, celui d'en-châsser le récit lui-même, localisé dans un passé légendaire par l'absence de date, entre des phrases qui l'insèrent dans le présent, celui de la controverse d'abord, puis celui du tombeau. On observe en outre une très visible recherche de *uarietas* dans le choix des tournures et des termes : dans la première phrase, à propos des noms portés par les *pii fratres*, se succèdent quatre verbes différents, *audiamus, fuit, malunt, putabimus*, faisant alterner les personnes et les temps, deux de ces verbes, le deuxième et le quatrième, s'insérant en outre dans les couples de noms : *Anapius fuit et Amphinomus ; Emantiam putabimus et Critonem.* Le feu, dans la phrase consacrée au récit proprement dit, apparaît

---

<sup>45</sup> La phrase en montre bien un quatrième, *inlaesi*, mais ce dernier n'appartient plus à l'action : il tire de celle-ci un bilan sous une forme resserrée au maximum.

trois fois, aux emplacements privilégiés que sont le début, le milieu et la fin, mais sous trois formes : *incendia*, *flamas*, et *ignibus*, et toujours au pluriel, pour donner une impression d'ampleur, celle d'une prise de possession totale de la région par un envahisseur omniprésent. La position choisie pour les mots crée un autre effet de suggestion. S'il n'est pas indiqué par le texte que les flammes se divisent et entourent les personnages, cette position parvient au même effet : grâce à la succession *incendia iuuenes parentes flamas*, le feu paraît bien cerner les fils et les parents, et il reste encore présent à la fin du sauvetage, en tant que dernier mot de la phrase : *ignibus*.

Le récit cumule donc une recherche certaine dans son architecture et dans le choix des termes, un parti pris d'originalité dans sa présentation, une nette volonté de *breuitas*, du moins dans la phrase centrale, et une *uarietas* exigeante en ce qui concerne dans l'expression : nous retrouvons là, de manière bien visible, des traits qui correspondent aux principaux canons de l'esthétique de Fronton<sup>46</sup>. De telles préoccupations, qui contrastent fortement avec le style habituel des chorographies, dans sa sécheresse toute stoïcienne, de surcroît reconnue sinon proclamée par les principaux auteurs de ce genre d'ouvrages, y compris Solin lui-même<sup>47</sup>, conduisent à un résultat où l'élégance de la forme attire autant l'attention que le contenu lui-même, ce qui pourrait bien expliquer, si le passage est véritablement de Titianus le Père, pourquoi les *Prouinciarum libri* de ce dernier se sont attiré le qualificatif de *pulcherrimi*, inattendu pour une chorographie, dans une intention qui pourrait au demeurant avoir été moqueuse, eu égard à la distance surprenante entre le style choisi et celui de la tradition de ce genre d'ouvrages. D'autre part, la très nette différence qui s'observe entre le style du passage consacré aux *pii fratres* et celui qui caractérise le reste du livre de Solin, de même que l'homogénéité stylistique de ce passage, donnent à penser que cet auteur n'a pas retouché ce dernier, et l'a transcrit tel qu'il figurait

<sup>46</sup> R. Marache, La critique littéraire de langue latine et le développement du goût archaïsant au IIe siècle de notre ère. Rennes 1952, p. 115–182. Il ne manque guère dans ce passage que le recours, familier à Fronton, à l'archaïsme dans le choix des termes et des tournures, ainsi que l'emploi d'images (mais le récit en lui-même contient suffisamment de pittoresque pour en rendre l'emploi inutile). Parmi les études plus récentes, on consultera notamment les travaux de R. Poignault, et en particulier Deux îles, des poulets et quelques divinités : images des rapports de parenté dans la famille impériale selon la correspondance de Fronton, dans Hommages à Carl Deroux. II. Bruxelles 2003.

<sup>47</sup> Pomponius Mela, I, 1 : *impeditum opus et facundiae minime capax* ; Pline l'Ancien, Préface à l'*Histoire Naturelle*, 12 : *leuioris operaे hos tibi dedicauи libellos. Nam nec ingenii sunt capaces (...), neque admittunt excessus aut orations sermonesue aut casus mirabiles uel euentus uarios, iucunda dictu aut legentibus blanda, sterili materia* ; Soline, *Collectanea*, Lettre de dédicace à Adventus, 2 : *uelut fermentum cognitionis magis ei (= libro) inesse quam bratteas eloquentiae deprehendes.*

dans sa source.

Quant à Titianus, pour reprendre la question posée plus haut de la connaissance personnelle des lieux par l'auteur du récit, et qu'il faut maintenant appliquer non plus à Solin, mais très probablement à cet auteur, était-il originaire de Sicile ou n'avait-il fait que visiter Syracuse et Catane? Rien ne permet d'affirmer vraiment l'un ou l'autre : il a en effet pu prendre lui-même l'histoire d'Amphinomos et d'Anapias dans une œuvre antérieure, aujourd'hui totalement disparue. Ce qui est certain en revanche, c'est que cette version, telle qu'elle a été adoptée par Solin, est en grande partie originale, et ne se laisse superposer à aucune de celles que nous avons exposées dans ces pages.

Mais une autre interrogation se présente maintenant : que vient faire un tel récit, et les quelques dizaines du même style qui figurent dans l'œuvre de Solin, à l'intérieur d'un ouvrage plutôt austère et à visée essentiellement pratique, qui ne recherche pas plus qu'il n'attire, de la part du lecteur, le qualificatif de *pulcherrimus*? La réponse tient sans doute au fait que si les *Collectanea*, puis le *Polyhistor* qui en est la réédition retouchée et augmentée, sont en grande partie une chorographie, ils ne se limitent aucunement à cette définition. En tant que recueil de *res memorabiles*, de notions à connaître, pour la première édition, et de connaissances annoncées comme multiples pour la seconde, ils se devaient, afin de répondre aux intentions de Solin, telles qu'elles s'expriment dans les deux titres, d'admettre bien plus que ce à quoi se cantonnaient traditionnellement les chorographies, c'est-à-dire inclure en supplément les éléments légendaires, historiques et plus généralement culturels les plus marquants qui s'attachaient à certaines au moins des régions passées en revue.

Et cette exigence, déjà normale pour un ouvrage qui se proposait, comme ceux du genre chorographique ou encyclopédique parmi lesquels il prend place, de fournir des informations sur les régions du monde habité à un lectorat détenteur de hautes responsabilités et d'une autorité supérieure, se montre encore plus pressante si l'on admet que l'Adventus à qui les *Collectanea* ont été dédiés est bien, comme il est hautement vraisemblable, Marcus Oclatinius Adventus, un homme arrivé par les hasards du destin aux fonctions les plus élevées, terminant sa carrière comme consul ordinaire en 218, alors que ses origines, très modestes, ne lui avaient permis d'accéder qu'à une instruction très limitée, en tout cas, très insuffisantes pour la position où il est parvenu : si le livre a été rédigé à l'intention d'un tel utilisateur, il se donnait pour objectif de lui apporter les rudiments de connaissances et de culture indispensables pour ses prises de parole, improvisées ou préparées, mais qui lui faisaient presque totalement défaut, du moins à en croire le portrait peu flatteur, mais probablement outré, que

Dion Cassius a fait de ce personnage<sup>48</sup>. Et dans cette perspective, Solin, qui dans la partie chorographique de ses *Collectanea*, remplissait un canevas géographique, selon la tradition, par des indications topographiques, ethnographiques, pétrographiques, et par d'autres concernant la flore, la faune et les productions des régions décrites, a inséré des récits légendaires ou historiques, quand ils présentaient un caractère pittoresque, paradoxal ou sublime, et quand ils fournissaient des *exempla*. Où les prenait-il ? Nous pouvons maintenant proposer une réponse au moins partielle : selon toute probabilité, dans les *Prouinciarum libri* de Titianus le père, qui lui en fournissaient sur des sujets de nature à servir ses perspectives pédagogiques, avec une mise en forme raffinée, et une *breuitas* qui allait dans le sens de sa volonté de maintenir son livre dans les limites d'un *compendium*<sup>49</sup>. Ce choix initial doit aussi expliquer que le nombre des emprunts repérables se montre très inférieur à ce que devenait contenir la *Chorographia* de Titanius, laquelle se composait, comme l'indique la *Vie de Maximin*, de plusieurs *libri*, autrement de plusieurs *uolumina*, donc devait présenter une ampleur assez considérable<sup>50</sup>. Et c'est pour de telles raisons, et dans de telles conditions que, très probablement, Solin aura emprunté l'histoire des *pii fratres* de Catane à la *Chorographie* de Titianus le Père, comme bien d'autres passages, pour les insérer dans ses *Collectanea*, puis dans son *Polyhistor*, contribuant par cette série d'emprunts, sans s'en douter, à sauver d'un naufrage autrement à peu près total quelques dizaines d'éléments de ces étonnantes *prouinciarum libri*, et une version de l'histoire des *pii fratres* qui contenait plusieurs détails originaux.

\*\*\*

Ainsi donc, le passage consacré dans le livre de Solin aux *pii fratres* présente un intérêt particulier à plusieurs titres : il nous offre une version en partie originale d'un récit à valeur d'*exemplum* également présent chez nombre d'auteurs, avec chaque fois, de l'un à l'autre, diverses variantes. Pour sa part, le récit qui figure chez Solin ajoute principalement aux détails fournis par les autres la

---

<sup>48</sup> Dion Cassius, 79, 14, 1–4 et 26, 8 ; 80, 8, 2 (Loeb). Voir aussi Hérodien, *Ab excessu diui Marci*, IV, 11, 9 et 14, 2.

<sup>49</sup> Soline, *Lettre de dédicace à Adventus*, 2.

<sup>50</sup> Il est à remarquer qu'en deux endroits des *Collectanea* et du *Polyhistor* dont la source n'a pas été identifiée par Mommsen, et qui concernent l'un, 27, 9, l'origine de Carthage, et l'autre, 34, 3, les ossements du monstre qui s'en prenait à Andromède (passage où Pline, IX, 11, ne fournit qu'une partie des détails présents chez Solin), donc des développements analogues à bien des égards au récit catano-syracusain, Solin évoque un recours à des *ueraces libri*.

mention d'une controverse entre deux villes, et l'existence d'un tombeau réunissant les deux acteurs de l'action racontée, ainsi qu'une explication par ce tombeau d'un nom de lieu associé à l'événement, le *Campus Piorum*, cependant qu'il ancre simultanément le récit dans le passé de la légende et dans le présent de l'écriture. D'autre part, et de manière inattendue, attirant l'attention par le raffinement du style mis au service de sa rédaction, qui tranche avec l'écriture plutôt sèche du stoïcien qu'était Solin, il contribue à mettre en lumière, au nombre des sources mises à profit pour ce livre de ce dernier la présence d'une oeuvre nouvelle par rapport à celles déjà reconnues, et que d'autres indices permettent d'identifier, la *Chorographia*, également nommée les *Provinciarum libri*, de Iulius Titianus le Père, un auteur de la fin du IIe siècle ou du tout début du IIIe, élève ou admirateur de Fronton. Dans la mesure où des passages présentant les mêmes traits ne sont pas rares dans l'œuvre de Solin, ces derniers, ajoutés au récit mettant en scène Amphinomos et Anapias, nous permettent de ramener à l'existence une partie peut-être non négligeable de cette *Chorographia*, considérée jusqu'à ce jour comme perdue à de très rares fragments près. De la sorte, si les *pii fratres* de Catane ont sauvé leurs parents des flammes, Solin a pour sa part sauvé de la disparition quasi intégrale, et transmis sous forme d'extraits, qu'il semble bien avoir peu retouchés, plusieurs dizaines de passages de l'œuvre d'un de ses prédecesseurs, œuvre qui par son originalité avait surpris les contemporains et la postérité, mais qui entraînait si peu dans la catégorie où elle aurait dû s'insérer qu'elle avait fini par se perdre. A ce double titre, l'histoire des *pii fratres* convient donc de manière admirable pour illustrer non seulement le thème de la *pietas*, mais aussi celui du sauvetage, que ce soit celui des *parentes* ou d'un auteur de la littérature latine disparue.